stantin, ce fut le comte de Berg qui hérita du commandement en chef.

BERGAMILÈNE s. m. (bèr-ga-mi-lè-ne — rad. *bergamote*). Camphre liquide de bergamote.

BERGAMO (Fra Damiano DA), sculpteur italien, mort en 1549. Il était religieux dominicain, et on lui doit les belles boiseries qui ornent l'église du couvent de son ordre, à Bergame, et celles de Bologne et de Pérouse. Il avait des secrets pour teindre les bois qu'il employait.

BERGAMORI (Jacopo-Antonio), poète italien, né à Bologne, mort en 1717. Il a surtout composé des poésies destinées à être mises en musique : *Oreste in Argo*, *dramma per musica* (Modène, 1685, in-12); *La Caduta di Gerusalemme*, oratorio (Modène, 1690, in-4°); *Ludovici Bentivoli virtutis et nobilitatis insignia* (Bologne, 1690, in-8°); *S. Galgano Guidotti*, oratorio (Bologne, 1694, in-4°); *Ester*, oratorio (Bologne, 1695, in-8°); *Cristo morto*, oratorio (Bologne, 1696, in-4°); *Il Trionfo della pietà* (Bologne, 1703, in-4°); *Gesù al sepolcro*, oratorio (Bologne, 1708, in-8°).

* **BERGEN**, ville forte de Norvége. — Elle compte aujourd'hui 29,200 hab.

BERGEN (Rudiger DE), poète allemand, né à Riga en 1603, mort en 1661. Après six années de voyages dans les diverses parties de l'Europe, Bergen se fixa à Konigsberg, où il institua une rente en faveur des étudiants pauvres. On cite, parmi ses ouvrages : *Carmen de Uladislai IV in urbem Regiomontanam ingressu* (Konigsberg, 1636, in-4°); *Apollo acerbo-dulcis* (Konigsberg, 1651, in-4°).

BERGEN (Jean-Georges DE), médecin allemand, né à Dessau, mort à Francfort-sur-l'Oder en 1738. Il devint professeur de botanique et d'anatomie dans cette dernière ville et publia : *Dissertatio de conceptione fœtus humani* (Wittemberg, 1638, in-4°); *Dissertatio de aeris per pulmones in cor sinistrum transitu* (Francfort-sur-l'Oder, 1700, in-4°); *Dissertatio de circulatione sanguinis* (Francfort-sur-l'Oder, 1705, in-4°); *Dissertatio de morum et morborum transplantatione* (Francfort-sur-l'Oder, 1706, in-4°); *Dissertatio de scrofulis* (Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°); *Dissertatio de tête, sicari causa facta* (Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°); *Dissertatio de plethora complicata cum cacochymia* (Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°); *Dissertatio de hæmoptysi* (Francfort-sur-l'Oder, 1711, in-4°); *Dissertatio de tienis structura et usu* (Francfort-sur-l'Oder, 1713, in-4°); *Dissertatio de parotidibus* (Francfort-sur-l'Oder, 1715, in-4°); *Dissertatio de atrophia infantum ex lacte corrupto* (Francfort-sur-l'Oder, 1728, in-8°).

BERGEN-OP-ZOOM, ville de Hollande. V. BERG-OP-ZOOM, au tome II du *Grand Dictionnaire* et dans ce *Supplément*.

Berger adèle (LE), tragi-comédie pastorale de Guarini. V. PASTOR FIDO (il), au tome XII du *Grand Dictionnaire*, page 380.

* **Bergère et son troupeau**, tableau de François Millet. Vêtue d'une cape grise et d'une jupe bleue, coiffée d'une cornette rouge et les pieds chaussés de gros sabots, une jeune paysanne est debout, au premier plan d'une plaine vaste et morne, sur laquelle descend le crépuscule; elle s'est arrêtée pour compter les mailles de son tricot, tandis que, derrière elle, ses moutons, rassemblés sous la garde d'un chien noir, s'acheminent tout en broutant vers le bercail. Dans le lointain, on entrevoit des gens qui chargent un char de foin. Des lueurs jaunes et rosées égayent çà et là le ciel, qui s'assombrit.

Ce tableau, qui parut pour la première fois au Salon de 1864 et fut réexposé en 1867, est une des œuvres capitales de Millet. W. Bürger (Th. Thoré) lui a consacré les lignes suivantes : « La *Bergère* de Millet n'a jamais dansé au petit Trianon avec Mme de Pompadour. Elle tricote. La tête penchée sur ses deux mains, elle emmaille avec des broches grossières les fils d'une laine qui n'a point passé au cardage. Les bons bas bruns qu'elle aura l'hiver prochain, pour stationner tout le jour, les pieds sur la terre détrempée! Toute seule, elle occupe ce paysage sombre et monotone, dont les lignes plates s'étendent sans aucune ondulation jusqu'au lointain, où terre et ciel se confondent. Son troupeau, ramassé en tas, est enveloppé dans la teinte neutre et harmonieuse de l'ensemble; car il n'y a point de fraces sur les premiers plans du paysage, pas le moindre repoussoir violent, de même qu'il n'y a point de subterfuge dans les fonds à perte de vue. La campagne, nue, pas bien féconde et très-mélancolique, surtout à cette heure du soir, s'étale dans toute sa sincérité. On n'imagine pas de distraction dans ce site sans eau, sans feuillage et sans collines... Tout cela donne au tableau un caractère sérieux, profond et très-attachant, outre que la couleur en est juste, tout à fait expressive de la nature, dans une tonalité très-forte malgré sa sobriété. » La *Bergère* valut une médaille à son auteur en 1864. Elle fait partie de la collection de M. Van Praet.

* **BERGER** (Julien-François-Adolphe), professeur français. — Il est mort en 1869. Outre des éditions annotées, on lui doit : *Proclus. Exposition de sa doctrine* (1840, in-8°), *De rhetorica secundum Platonem* (1840), ses thèses de doctorat, et *Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron* (1872, 2 vol. in-8° et in-12), ouvrage posthume publié d'après les notes de M. Adolphe Berger par M. Victor Cucheval.

BERGER (François-Eugène), homme politique français, né à Cholet (Maine-et-Loire) en 1829. Il étudia le droit à Paris, où il fut reçu licencié en 1852, puis il entra au ministère de l'intérieur. Ensuite M. Berger devint successivement conseiller de préfecture des Basses-Alpes (1853), du Loiret (1856), sous-chef du cabinet du ministre de l'intérieur (1857) et directeur du personnel (1860). Elu, comme candidat officiel, député de la 2e circonscription de Maine-et-Loire en 1866, il fut réélu au même titre en 1869. M. Berger fit partie des membres de la majorité les plus hostiles à toute réforme libérale. Il débuta dans la carrière législative en demandant la prison pour les journalistes et la termina, sous l'Empire, en votant pour la plus désastreuse des guerres. Rendu à la vie privée par la révolution du 4 septembre 1870, M. Berger disparut pendant quelque temps de la scène politique. Après la chute de M. Thiers, le parti bonapartiste, dit de l'appel au peuple, étant parvenu à ressaisir une certaine influence, M. Berger profita d'une élection partielle dans le Maine-et-Loire (1874) pour poser sa candidature. Dans sa profession de foi, il n'hésita point à annoncer le prochain avénement de l'odieux régime que l'Assemblée nationale avait si justement flétri en prononçant solennellement la déchéance de l'Empire. « J'ai le ferme espoir, dit-il, que les regards de la France se tourneront avec reconnaissance vers cette dynastie impériale à laquelle nous avons dû vingt ans d'une prospérité sans exemple, et dont les rivers ne feront oublier ni les grandeurs ni les bienfaits. » Le ministre de l'intérieur, M. de Chabaud-Latour, n'hésita point à déclarer, devant la commission de permanence de l'Assemblée nationale, qu'il avait trouvé cette circulaire électorale très-blâmable et que, si elle eût été un article de journal, il l'eût déférée aux tribunaux. M. Berger obtint au premier tour de scrutin, qui fut sans résultat, environ 20,000 voix. Il retira alors sa candidature et écrivit au ministre de l'intérieur qu'il attendait ses poursuites avec une entière confiance dans la justice du pays. Lors des élections pour la Chambre des députés en 1876, il se porta candidat dans l'arrondissement de Saumur, en renouvelant ses déclarations bonapartistes. Le premier tour de scrutin fut sans résultat; mais, au scrutin de ballottage du 5 mars, le monarchiste Delaveau s'étant retiré et les voix qu'il avait obtenues étant passées à M. Berger, celui-ci fut élu par 12,299 voix, contre M. Bury, candidat républicain. Il est allé siéger, à la Chambre, dans le groupe de l'appel au peuple, avec lequel il a constamment voté.

BERGER, célèbre joueur de billard, né à Thoissey (Ain), mort à Lyon en 1875. Il commença sa vie à l'étude du billard et il éleva ce jeu à la hauteur d'une véritable science; nul mieux que lui n'en connaissait les secrets, les ressources. Il perfectionna le massé, dont il sut tirer des effets étonnants, et il joignait à la précision un brio extraordinaire, ce qui lui valut d'être surnommé le **Roi du billard**. Pendant plusieurs années, il tint au Palais-Royal un café, puis il se retira à Lyon, où il devint propriétaire du *Café du XIXe siècle*, rendez-vous de tous les joueurs de billard de la cité lyonnaise. Berger a publié un ouvrage intitulé : *Principes du jeu de billard, divisés en cours élémentaire et supérieur et précédés d'un précis historique* (1855, in-12).

* **BERGERAC**, ville de France (Dordogne), ch.-l. d'arrond., à 49 kilom. de Périgueux et à 96 kilom. de Bordeaux par le chemin de fer, sur la rive droite de la Dordogne; pop. aggl., 8,024 hab. — pop. tot., 11,699 hab. L'arrond. comprend 13 cant., 172 comm., 111,281 hab. Commerce de truffes, de vins rouges fins et de bons vins blancs très-renommés, qui se récoltent surtout à Montbazillac, sis à 7 kilom. au S.

BERGERET (Jacques), marin français, né à Bayonne en 1771, mort à Paris en 1857. A douze ans, il s'embarqua comme mousse sur un navire marchand, puis il passa en 1784 dans la marine militaire, qu'il quitta deux ans plus tard. Il n'en continua pas moins à naviguer et rentra dans la marine de l'Etat en 1793, avec le grade d'enseigne. Nommé lieutenant en 1795, il reçut le commandement de la *Virginie* et obtint le grade de capitaine (1796) à la suite d'un brillant combat qu'il avait livré le 13 juin 1795. Dans un autre combat contre des forces inégales, il soutint une lutte opiniâtre contre un vaisseau anglais et dut se rendre au moment où la *Virginie* allait couler bas (1796). Envoyé prisonnier en Angleterre, il fut chargé, quelque temps après, d'aller négocier à Paris l'échange du commodore Sidney Smith, qui était tombé entre les mains des Français; mais ces négociations échouèrent et il retourna en Angleterre. Ayant recouvré enfin la liberté, il revint en France, reçut le commandement du *Pluviôse*, puis fut capitaine de pavillon de l'amiral Bruix dans la Méditerranée. Chargé plus tard d'une mission dans l'Inde avec la *Psyché*, il livra dans les eaux du Gange un combat terrible à la frégate anglaise le *Sanfiorenzo*, qu'il tenta vainement d'aborder, vit l'incendie éclater dans son navire et dut alors capituler. Sous la Restauration (1819), il reçut le grade de contre-amiral, et il fut promu vice-amiral en 1831. Il fit alors partie du conseil d'amirauté, puis il fut nommé pair de France (1841), grand-croix de la Légion d'honneur (1847) et sénateur (1852).

BERGERET (Louis-François-Etienne), médecin français, né à Montigny, près d'Arbois (Jura), en 1814. Reçu docteur en médecine à Paris, il alla se fixer à Arbois, où il est devenu médecin en chef de l'hôpital de cette ville. Ce savant praticien a publié les ouvrages suivants : *De l'abus des boissons alcooliques* (1851, in-18); *Maladies de l'enfance. Erreurs générales sur leurs causes et leur traitement* (1855, in-12); *Des fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices, Dangers et inconvénients pour les individus, la famille et la société* (1868, in-12), dont la 5e édition a paru en 1874; *De l'abus des boissons alcooliques, Dangers et inconvénients pour les individus, la famille, la société, moyens de modérer les ravages de l'ivrognerie* (1870, in-12).

BERGERET (Antoine), médecin, né à Saint-Léger-sur-Dheune en 1829. Il fit ses études de médecine à Paris, où il passa son doctorat, puis il s'est fixé à Chalon-sur-Saône. Le docteur Bergeret s'est fait connaître par quelques ouvrages estimés. Nous citerons de lui : *Philosophie des sciences cosmologiques, critique des sciences et de la pratique médicale* (1855, in-8°); *Du choix d'une station d'hiver, et en particulier du climat d'Antibes, études physiologiques, hygiéniques et médicales* (1864, in-12); *Lettres à mon ami X... sur les eaux naturelles, iodo-bromo-phosphatées et arsenicales de Saxon-les-Bains* (1866, in-8°); *De l'urine, Chimie physiologique et microscopique pratique ou Indications cosmologiques, pathologiques et thérapeutiques fournies par les urines* (1868, in-12); *Petit manuel pratique de la santé, nutrition, alimentation, hygiène*, avec photographies (1870, in-18).

BERGERET (Jules-Victor), membre de la Commune de Paris, né près de cette ville en 1839. Malgré le ridicule qu'ont nécessairement déversé sur Bergeret les fonctions que les circonstances lui ont fait remplir, et pour lesquelles il n'était pas préparé, c'est une flagrante injustice de voir en lui, comme on l'a fait, un ouvrier banal et ignorant. Sa seule existence révèle une intelligence qui le distingue du commun. Après avoir été simple garçon d'écurie, il réussit, par son intelligence et son travail, à se faire typographe, puis correcteur d'imprimerie et commis en librairie. D'après une légende que rien ne paraît justifier, il serait en même temps devenu chef de claque dans un théâtre. Il entra ensuite au service militaire et y devint sergent. Pendant les derniers temps de l'Empire, il s'affilia à l'Internationale, et, aux élections législatives de 1869, il fut un orateur assidu des réunions publiques. Il appartenait sans doute au parti républicain, mais il représentait la fraction modérée de ce parti, puisqu'il défendait les candidatures de J. Favre, de J. Simon, d'E. Picard, de Pelletan.

Pendant le siége de 1870, Bergeret servit dans la garde nationale avec le grade de capitaine. Après la capitulation, il prêta son assistance au gouvernement de Versailles commença à s'organiser, Bergeret fut envoyé par son bataillon pour le représenter, en qualité de délégué, auprès du Comité central, dont plus tard il fut nommé membre. Au 18 mars, il donna à Montmartre de grandes preuves d'énergie en utilisant les fédérés, à qui l'arrivée soudaine des troupes avait fait perdre contenance, et contribua puissamment à la défection du 83e et du 135e régiment en faisant crier par les gardes nationaux : « Vive la ligne! » Le Comité central, réuni rue des Rosiers, 6, le récompensa en le nommant chef de la légion de Montmartre. Au 22 mars, il commandait les gardes nationales de la place Vendôme au moment de la manifestation des « amis de l'ordre, » et ce fut lui qui donna l'ordre de tirer sur les manifestants. Il était dès lors au nombre des membres les plus ardents du Comité central; aussi, dans la fameuse séance de nuit du 24-25 mars, se prononça-t-il énergiquement, avec Assi, pour la rupture immédiate des négociations entamées avec le général Saisset.

Aux élections de la Commune qui eurent lieu le 26 mars, Bergeret fut élu Belleville par 14,003 voix. Il fit partie, à l'Assemblée communale, de la commission exécutive et de la commission militaire. Il commandait comme général, au 5 avril, la fameuse expédition contre Versailles, où les fédérés, persuadés, sur de faux renseignements, qu'ils avaient des intelligences au Mont-Valérien, se virent coupés et écrasés par l'artillerie de cette forteresse. Ce coup retomba d'autant plus terrible sur le général Bergeret, que, deux jours auparavant, il avait surexcité les espérances des fédérés en faisant annoncer que Bergeret « lui-même » était à Neuilly. Dans cette situation, sa disgrâce était inévitable. Il fut destitué, après quatorze jours de généralat, et remplacé quelques jours après par le Polonais Dombrowski. Il fut même incarcéré à Mazas le 8 avril, pour refus d'obéissance au général Cluseret; mais, le 22 avril, il fut mis en liberté, et Cluseret le remplaça à Mazas. Bergeret, rentré en grâce, mais jugé incapable comme général, fut adjoint à Delescluze, délégué à la Guerre, et nouvellement investi dès lors de fonctions qui ne pouvaient rien compromettre. C'est ainsi qu'il fut délégué à l'inspection de la garde nationale (24 avril), puis mis à la tête de la 1re brigade, dont l'état-major siégeait au Corps législatif. Après l'évacuation du fort d'Issy, ce fut Bergeret qui fut chargé d'opérer l'arrestation du colonel Rossel.

Bergeret ne paraît pas avoir pris une part bien active à la lutte qui eut lieu dans Paris. Quand l'armée régulière se fut rendue maîtresse du quartier qu'il était chargé de défendre contre elle il réussit à s'échapper de Paris et se réfugia en Belgique. Le 7e conseil de guerre le condamna par contumace à la peine de mort (19 mai 1873). Il était particulièrement accusé d'avoir incendié les Tuileries et la bibliothèque du Louvre. Bergeret était photographe à Jersey. Il a publié : le 18 *mars, journal hebdomadaire, par J. Bergeret* (Londres, 1871, in-12).

* **BERGHEIM**, ancienne ville de France (Haut-Rhin). Cédée à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mai 1871, cette ville est aujourd'hui comprise dans l'Alsace-Lorraine, arrond. et à 6 kilom. de Ribeauvillé; 3,089 hab.

BERGHEN (Gérard VAN), médecin flamand, mort à Anvers en 1583. On ne connaît pas les circonstances de sa vie; mais il a laissé : *De pestis præservatione* (Anvers, 1565, in-8°); *De præservatione et curatione morbi articularis et calculi libellus* (Anvers, 1581, in-8°), *De consultationibus medicorum et methodus febrium curatione*, *item de dolore pedis* (Anvers, 1856, in-8°).

BERGIMUS ou **BERGOMUS**, divinité anciennement adorée à Brixia (aujourd'hui Brescia), en Italie.

BERGION, géant, fils de Neptune et frère d'Albion. Il fut tué par Hercule, ainsi que son frère. V. ALBION, au tome Ier du *Grand Dictionnaire*.

BERGISTANI, ancien peuple de l'Espagne, dont le territoire s'étendait entre l'Ebre et les Pyrénées.

BERGKLINT (Claus), écrivain suédois du XVIIe siècle. Il était prêtre en Scanie et fut vitilage. Il a laissé divers écrits pour l'instruction morale et littéraire de la jeunesse, mais ses compatriotes font surtout grand cas de ses poésies. Son oeuvre les *Vers rovers* est restée populaire.

BERGMANN (Michel-Adam DE), historien allemand, né à Munich en 1733, mort en 1783. Il était bourgmestre de Munich et il a livré avec ardeur à l'étude de l'histoire de son pays. Il a laissé : *Dissertatio de ducum Bojariæ jure regio, præsertim* on prétend qu'il consacra la plus grande partie de sa vie. Il n'a pourtant d'original que le nom, les fragments qui y sont rassemblés ayant déjà été publiés; les notes jointes qui accompagnent le texte sont tirées de la *Géographie sacrée* de Bochat.

BERKEL (Janus), philologue hollandais, fils du précédent, né en 1675. Il était recteur de l'Académie de Leyde, et il a laissé l'ouvrage suivant : *Dissertationes selectæ criticæ de poetis græcis et latinis* (Leyde, 1704, in-8°). Le même volume contient : un traité de Eustathe intitulé *Commentaire historique et critique sur Virgilium*; des traductions latines de la *Comparaison d'Homère et de Virgile*, par le Père Rapin, et de la *Comparaison de Pindare et d'Horace*, par Pierre Blondel; enfin les *Poetarum latinorum cum græcis comparatives*, de Jacques Tollius.

* **BERLAIMONT**, bourg de France (Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. d'Avesnes; pop. aggl., 1,764 hab. — pop. tot., 2,755 hab. Restes d'une forteresse romaine.

BERLEPSCH (Mme Emilie DE), femme de lettres allemande, née à Gotha en 1757. Elle passa de son centre pour écrire très-purement la langue allemande. Ses ouvrages, aujourd'hui oubliés, sont intitulés : *Mélange de prose et de vers* (Gottingue, 1787); *Calédonia* (1802), livre qu'elle écrivit après un voyage en Ecosse.

BERLET (Albert-Ernest-Edmond), homme politique français, né à Nancy en 1837. Reçu docteur en droit, il s'établit comme avocat dans sa ville natale, où il ne tarda pas à se faire remarquer par son talent et par ses idées libérales, et fit partie du fameux comité de Nancy, sous l'Empire, donna le branle au mouvement décentralisateur. Lors des élections du 8 février 1871, M. Berlet fut élu député de la Meurthe par 44,495 voix. Il alla siéger à la gauche républicaine, avec laquelle il a constamment voté, et il prit à diverses reprises la parole. M. Berlet vota contre les préliminaires de paix, contre la motion des évêques, pour le retour de la Chambre à Paris, pour la proposition Rivet, pour M. Thiers, le 24 mai 1873. Il fit une opposition constante au gouvernement de combat, se prononça contre le septennat (19 novembre 1873), contribua à la chute du cabinet de Broglie (16 mai 1874), appuya les propositions Périer et Mareville; enfin il vota pour la constitution republicaine du 25 février 1875, contre la loi sur l'enseignement supérieur, etc. Aux élections pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, M. Berlet posa sa candidature dans la 2e circonscription de Nancy. Après avoir, dans sa profession de foi, exposé la ligne de conduite qu'il avait constamment suivie depuis cinq ans, sous l'Empire, il avait « lutté ouvertement contre un gouvernement corrupteur, énervant, dont la faible politique devait nous faire subir les douleurs et la honte d'une troisième invasion et d'un démembrement, » il déclara qu'il repousserait toute proposition de révision qui n'aurait pas pour objet exclusif d'améliorer la constitution dans un sens républicain. Elu député par 11,917 voix, il alla reprendre à la Chambre sa place dans les rangs de la gauche, devenue la majorité républicaine, et il a constamment voté les mesures propres à affermir nos institutions.

* **BERLIN**, capitale du royaume de Prusse. — Peu de villes européennes ont eu un accroissement de population aussi rapide que Berlin. En 1817, Berlin ne comptait que 188,000 habitants; en 1831, ce chiffre s'élevait à 230,000; en 1851, à 250,000; en 1867, la statistique indiquait 702,000 habitants; la population avait presque triplé en seize ans; enfin, au 31 décembre 1871, elle était de 828,015 habitants, et en 1873 de 850,002. Cette augmentation s'est, du reste, étendue à toute l'Allemagne. Si elle a été un peu plus considérable à Berlin dans ces dernières années, c'est que, depuis la guerre, une masse considérable de capitaux s'est jetée sur la capitale, attirée par l'appât des 5 milliards de la rançon française; les badauds croyaient qu'on allait leur en faire faire curée. La ville, malgré sa vaste superficie, devint trop petite pour ces affamés et se remplit, des caves aux galetas, de toute une population flottante; on aménagea des caves en appartements, on bâtit même une sorte de camp en planches en dehors de la ville, et cette installation pittoresque reçut le nom non moins pittoresque de *Baraka*, la ville des baraques. Ce fut bientôt un tel foyer d'infection, physique et morale, que le gouvernement se vit obligé d'y mettre le balai administratif; les femmes et les enfants furent internés dans les hospices; quant aux hommes, forcés de rentrer à Berlin et n'ayant pas de moyens d'existance, la plupart trouvèrent un abri dans les prisons. La masse d'émigrants dirigés sur Berlin de 1871 à 1873 montait à 133,693 individus, comprenant 35,400 femmes, dont plus des deux tiers n'étaient pas mariées

M. V. Tissot, dans son amusant *Voyage au pays des milliards*, donne de la physionomie de Berlin une idée bien autre que celle que l'on peut se faire d'après les descriptions officielles et fait connaître diverses particularités de voirie dont nous n'avons pas parlé à l'article BERLIN du *Grand Dictionnaire*. Nous transcrivons ici cette page humoristique. « Rien de moins allemand, dans le sens gothique que nous donnons à ce mot, que la physionomie de Berlin. Les rues se suivent, longues et monotones; elles sont le produit d'une volonté souveraine; elles ont été bâties par ordre, comme des casernes, et alignées par la canne du roi-caporal. Il ne faut pas chercher ici des monuments qui parlent du passé, rappelant l'imagination d'une époque ou d'un art; l'enthousiasme du beau n'a jamais enflé le cœur coriace de ces rois de Prusse rationalistes et mesquins. Un canon leur a toujours donné plus de joie cathédrale; ils auraient troqué une douzaine de madones de Raphaël contre un grenadier de six pieds. On dit « l'Arsenal et le Château » de Berlin, » comme on dit à Vienne, à Cologne, à Francfort, à Ulm « le Dôme ou la Cathédrale. » Le dieu de la guerre est seul reconnu et adoré dans la capitale prussienne. L'aigle tonnant de Jupiter est orgueilleusement posé sur l'église de la garnison, et la statue de la Victoire s'élève sur la place du Roi, comme le veau d'or au milieu du camp israélite. Les mélodieuses sonneries des cloches chrétiennes sont remplacées par le bruit assourdissant des tambours et les aigres sifflements des fifres. Le gai tumulte du travail est étouffé par le roulement de l'artillerie. Aussi, quand vous avez parcouru ces rues rangées à la file, veuves d'animation populaire, quand vous n'avez vu que des sabres, des casques et des panaches dix heures durant, vous vous sentez pris d'un indicible ennui. Comprenez-vous pourquoi Berlin, malgré le prestige que lui ont donné les derniers événements, ne sera jamais une capitale comme Vienne, Paris et Londres. Ce n'est pas quelqu'un, c'est quelque chose : un ramassement de moellons gardés par des sentinelles.

» La Sprée, qui traverse la ville, est une rivière infecte, roulant de la boue noire, aux émanations pleines de pestilence. » La Sprée, » dit un poète du cru, est pareille à un cygne » à son entrée dans la capitale; elle en ressort semblable à une truie. » Les ponts jetés sur la rivière sont tous en bois, lourds, massifs, mais solides et suffisants pour le passage des régiments et des canons. L'entretien des rues ferait honte à une bourgade italienne. Dans les faubourgs, pas de pavé. Quand il pleut, bêtes et gens nagiaient dans une mer de boue. Les trottoirs sont inconnus dans ces quartiers où la population grouille comme des animaux immondes et végète dans les caves

» *Sous les Tilleuls*, le boulevard des Italiens de Berlin, » des trottoirs qui sont bordés d'une ornière profonde. A chaque instant, de grosses servantes à la taille de tambour-major, les manches retroussées et les bras éclaboussés d'énormes taches de rousseur, chaussées d'une espèce de sabot dans lequel le pied est nu, viennent y vider des eaux de relavures en éclaboussant les passants. La nuit, ces rigoles remplacent les égouts absents et conduisent à la Sprée ce que la compagnie Richer recueille avec tant de soin à Paris et transforme en dividendes inodores. Plus d'une fois on a trouvé des ivrognes noyés dans ces ruisseaux.

» Au milieu de la ville, autre foyer d'infection. C'est un immense réservoir à ciel ouvert, dont les émanations putrides tuent les mouches à cent pas. Toute description est impossible, il faut voir pour croire. Pendant trois mois de l'été, les employés de la voirie sont occupés à répandre de l'acide phénique dans le voisinage. Il a été souvent question d'assainir la ville, car le choléra y est en permanence; mais les ressources municipales sont terriblement restreintes. Du reste, le peuple ne se plaint pas; il semble se complaire dans cette atmosphère pimentée. On a voulu construire des halles pour faire disparaître ces ignobles marchés de la viande et du poisson qui se tiennent en pleine rue. Les marchands sont alléchés à installer, la pratique a refusé de venir, et aujourd'hui les halles de Berlin ont été transformées en cirque. »

Enfin, pour donner une idée de la manière dont les Berlinois peuvent goûter les plaisirs de la scène, dans leurs principaux théâtres, nous terminerons par cette notice, envoyée au journal le *Temps* par son correspondant particulier :

« Les deux théâtres royaux ont trois sortes de prix, les gesits, les moyens et les grands. Ordinairement, une stalle de parquet, prise à la caisse, se paye 5 marcs pour l'Opéra (6 fr. 25), 4 marcs pour le Théâtre-Dramatique (5 fr. 20), une place de balcon ou de loge, au premier rang, 6 marcs (7 fr. 50) à l'Opéra, 5 marcs au Théâtre-Dramatique. Les places les plus chères se trouvent dans les loges d'avant-scène.

» Un règlement militaire défend aux officiers en uniforme de se montrer ailleurs qu'au premier rang ou à l'avant-scène, même dans les théâtres royaux. C'est un peu dur pour l'armée, et cela l'est tout à fait pour les pékins du parquet; mais cette défense date d'une époque où l'armée avait des allures désagréables et où il n'eût pas été prudent de l'exposer à marcher trop souvent sur les pieds des civils. Peut-être a-t-on, à la commandature, des raisons de ne pas tolérer beaucoup d'uniformes à la fois dans les salles de spectacle. En tout cas, le parquet, qui comprend ce que nous appelons les stalles et les fauteuils (cette distinction n'existe pas ici), est fréquenté par le meilleur monde; dans certains théâtres, ces places sont même les seules recherchées. Partout l'usage y admet les dames.

» Pour que le public puisse en tout temps se procurer des billets sans passer sous les fourches caudines de certains industriels, voici le système adopté : on écrit son nom et son adresse sur une carte postale, au revers de sa demande; cette carte doit être déposée la veille du spectacle, avant midi, dans une boîte spéciale adaptée au bâtiment de l'Opéra. Le lendemain au matin, elle vous revient par le facteur avec ou sans la mention : *accordé*. Il ne reste plus qu'à faire retirer ses billets, qu'on délivre de dix à onze heures à la caisse, sur la présentation de la carte postale.

» Quant aux places démocratiques, *parterre* et *grenier*, elles se payent dans les théâtres royaux 1 marc (1 fr. 25) et 1 marc 1/2 (1 fr. 90). L'espace réservé au parterre est fort étroit dans l'une et l'autre salle. A l'Opéra, les spectateurs s'y tiennent debout, ce qui suppose des jarrets d'acier, lorsqu'on donne une pièce de la dimension de *Tristan et Iseult*.

» Les deux grands théâtres de Berlin, sur lesquels tous les autres doivent naturellement se régler, l'Opéra et le Théâtre-Dramatique, ne sont pas des entreprises subventionnées, mais des instituts royaux directement administrés par un fonctionnaire de la liste civile.

» Que l'exercice se solde en excédant ou en déficit, cela regarde la cassette du roi. Le roi ne spécule point. Il donnera, par désintéressement pur, des spectacles à prix réduits. L'été dernier, comme le public berlinois trouvait le théâtre encore trop cher, après ses mésaventures à la Bourse, l'intendance organisa des représentations dramatiques à bon marché. Un certain nombre de billets de parterre forme une réserve de faveur pour les étudiants. Les cadets, les élèves des établissements d'instruction publique sont fréquemment admis, sinon à l'Opéra, du moins au Théâtre-Dramatique, à des conditions paternelles.

» Le répertoire est varié. Un intendant royal ne dépend pas de la vogue. Quand une pièce nouvelle a trente représentations en une année, c'est beaucoup; mais jamais on ne la donnera trente fois de suite, le succès fût-il grand. »

* **BERLIOZ** (Louis-Hector), compositeur et critique musical français. — Il est mort à Paris le 8 mars 1869, des suites d'une maladie nerveuse dont il souffrait cruellement depuis plusieurs années. Berlioz avait épousé en secondes noces Mlle Zevaco, de l'Opéra. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : la *Damnation de Faust*, légende en quatre parties (1846, in-8°); l'*Enfance du Christ*, trilogie sacrée, paroles et musique de Berlioz (1854, in-8°); le *Chef d'orchestre, Théorie de son art* (1856, in-8°); les *Troyens à Carthage*, opéra en cinq actes, paroles et musique de Berlioz (1864, in-12); *Mémoires d'Hector Berlioz, comprenant ses voyages en Italie, en Allemagne, en Russie et en Angleterre*, avec portrait (1870, in-8°).

BERLIOZ D'AURIAC (Jules), littérateur français. V. AURIAC, dans ce *Supplément*.

BERMUDEZ DE CASTRO (Manuel), homme d'Etat espagnol, né vers 1805, mort à Madrid en 1870. Il entra d'assez bonne heure dans la vie politique comme membre des cortès et siégea dans les rangs du parti libéral. Son aptitude pour les affaires lui valut d'être chargé du portefeuille des finances en 1853. Il se retira lors de la chute du cabinet Lersundi; mais il revint ensuite aux affaires, d'abord comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet Mon, puis comme ministre des affaires étrangères lorsque, en 1865, le maréchal O'Donnell reprit la présidence du conseil. A ce titre, il notifia à Victor-Emmanuel la reconnaissance par l'Espagne de son titre de roi d'Italie. L'année suivante, il quitta le ministère en même temps qu'O'Donnell, qui, porté au pouvoir par les conservateurs libéraux, s'était montré aussi réactionnaire que Narvaez lui-même. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, Manuel Bermudez de Castro ne joua plus qu'un rôle effacé.

BERMUDEZ DE CASTRO (Salvator), marquis DE LEMA, diplomate espagnol, parent du précédent, né vers 1812. Il entra dans la diplomatie et fut accrédité en 1844, en qualité de ministre plénipotentiaire, près le président de la république mexicaine. Peu après, une rupture diplomatique s'étant produite entre le gouvernement de Mexico et le cabinet des Tuileries, M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères, chargea M. Bermudez de Castro des intérêts de nos nationaux et lui conféra la croix de grand officier de la Légion d'honneur en témoignage de reconnaissance pour les services qu'il leur rendit. De retour en Espagne en 1848, M. Bermudez fut élu député aux cortès, où il siégea parmi les conservateurs libéraux, et prit une part brillante aux discussions de la Chambre. En 1853, il fut accrédité, comme ministre plénipotentiaire, auprès du roi de Naples. Il occupait encore ces fonctions lorsque, en 1860, François II se vit expulsé de Naples à la suite d'un soulèvement national provoqué par son gouvernement tyrannique. Pendant que Garibaldi entrait dans la capitale des Deux-Siciles, M. Bermudez de Castro accompagnait François II à Capoue, puis il le suivit à Gaëte et à Rome. Sa mission se trouvant alors terminée, il revint à Madrid, reçut un siége au Sénat et prit part à diverses discussions, notamment à celle que souleva l'annexion temporaire de Saint-Domingue. M. Mon, ambassadeur à Paris, s'étant démis de ses fonctions en 1865, M. Bermudez fut appelé à le remplacer; mais il n'occupa ce poste que jusque vers le milieu de 1866. De retour en Espagne, il reprit son siége au Sénat et l'occupa jusqu'à la révolution de 1868, qui renversa la reine Isabelle. Depuis cette époque, il a peu fait parler de lui. Le marquis de Lema a cultivé avec succès les lettres. Le plus intéressant de ses écrits est celui qu'il a publié sur Antonio Perez et Philippe II.

BERNABEI (Pier-Antonio), peintre italien du XVIe siècle. Il a imité avec succès la manière du Corrége. On fait grand cas surtout des fresques dont il décora l'église de Notre-Dame-des-Anges et celle de la Madonna-del-Quartiere, à Parme. Les premières représentent les *Prophètes* et les *Sibylles*, et les autres le *Paradis*.

BERNABEI (Tommaso), peintre italien du XVIe siècle, né à Cortone. Il étudia sous Luca Signorelli. Mais, comme il n'avait nullement besoin de peindre pour vivre, il a travaillé lentement, soigneusement et n'a produit qu'un petit nombre d'œuvres. On cite, parmi ses meilleures, celles qu'il a exécutées pour l'église de sa ville natale.

BERNADILLE, pseudonyme adopté depuis quelques années par Victor Fournel. V. FOURNEL dans ce *Supplément*.

Bernard (STATUE DE SAINT), par M. Jouffroy, au Panthéon (église de Sainte-Geneviève). Revêtu de sa robe monacale et de son manteau à capuchon, la tête nue et ceinte d'une petite couronne de cheveux, l'abbé de Cîteaux est debout; il tient de la main gauche une croix de bois qu'il rapproche de sa poitrine, et il lève la main droite; il prêche la croisade, il fait à ses auditeurs un appel pressant. On comprend à l'expression de son visage, que tout en cherchant à émouvoir, à toucher les cœurs pieux, il se propose d'exciter la passion guerrière. Ce n'est pas un moine contemplatif, un ascète; c'est un abbé militant, une sorte de tribun religieux que M. Jouffroy a voulu représenter, et il y a assez bien réussi. Son *Saint Bernard* n'en a pas moins une tournure grave et imposante.

Cette statue a figuré au Salon de 1877. L'exécution en est assez ferme, le costume de bure est drapé avec simplicité et vérité.

BERNARD (saint), margrave de Bade, né au Vieux-Château en 1430, mort en 1458. Il était fils du margrave de Bade, Jacques Ier, et il succéda à son père en 1453; mais deux ans après il laissa le pouvoir à son frère Charles pour se livrer aux pratiques de la dévotion. Il se rendait à Rome pour prendre part à la croisade armée contre les Turcs par le pape Calixte III, lorsque, arrivé près de Turin, il se sentit malade et se retira au couvent des franciscains de Montcalier, où il mourut. En 1498, Clément XIV le canonisa et le désigna comme patron du grand-duché de Bade. Ses reliques sont à Montcalier; mais le margrave Ferdinand-Maximilien a acheté l'un de ses bras en 1654, et ce bras, déposé d'abord dans l'église de Radstadt, puis dans le couvent de Lichtental (1812), est encore l'objet de la vénération des fidèles. On célèbre chaque année solennellement la fête de saint Bernard, margrave.

* **BERNARD** (Salomon), dit **le Petit Bernard**, graveur français, né à Lyon en 1520, mort dans la même ville en 1570. — Il a surtout orné de ses excellentes gravures, qui sont en général de très-petite dimension, particularité à laquelle il doit son surnom de Petit Bernard, les livres édités par le célèbre libraire lyonnais Jean de Tournes. Les principaux ouvrages, aujourd'hui fort rares et très-recherchés, qu'il a illustrés de ses gravures sont : la *Métamorphose d'Ovide figurée* (Lyon, 1557, in-8°); les *Figures de la Bible* ou *Quadrins historiques* (Lyon, 1553, in-8°, et 1555, in-8°); la première édition contient 175 planches et la seconde 231, toutes dues à Salomon Bernard, au moins pour le dessin; l'exécution en est remarquable et donne une haute idée de l'habileté des graveurs sur bois français de cette époque; *Andreæ Alciati emblemata libri duo* (Lyon, 1547, in-16); cet ouvrage est accompagné de 113 planches; *Epitome thesauri antiquitatum, etc., ex museo Jacobi de Strada Mantuani antiquarii* (Lyon, 1547, in-16); c'est un recueil de médailles au nombre de 485, gravées tant figures que revers; l'*Enéyde de Virgile, prince des poëtes latins, translatée de latin en francoys par Loys des Masures, Tournisien* (Lyon, 1560, in-4°); chaque chant est orné d'une gravure de Salomon Bernard; ces compositions, d'une netteté singulière, malgré le nombre des personnages et des accessoires, sont de dimensions extraordinaires dans l'œuvre de l'artiste, 108 millimètres de largeur sur 80 millimètres de hauteur; *Hymnes du Temps et de ses parties* (Lyon, 1560, in-4°). On lui doit en outre une foule de vignettes, fleurons, encadrements, figures, portraits, etc., dans diverses autres publications de Jean de Tournes. Papillon cite, en outre, un volume intitulé *Pourtraicts divers*, dont toutes les planches avaient été dessinées et gravées par S. Bernard et qu'il considérait comme son chef-d'œuvre.

L'éditeur anglais Dibdin, qui a reproduit dans son *Décaméron* quelques gravures de cet éminent artiste, en apprécie en ces termes la manière : « Ce qui frappe d'abord dans les produits de son génie, dit-il, c'est la liberté de son dessin et le fini de son exécution. La vie et l'esprit brillent partout dans ces petites compositions où se reflète le monde en abrégé. Le soleil y resplendit, le vent courbe les branches et agite le feuillage, les troupeaux ruminent ou mugissent, les montagnes lèvent leur tête orgueilleuse, et la dégradation des plans depuis le premier jusqu'au dernier se proportionne aux distances, soit villes, soit campagnes. L'architecture y semble l'œuvre du pinceau de Canaletti. Les personnages, hommes, femmes, enfants, sont gracieux et hardiment dessinés, mais on peut leur reprocher d'avoir une taille trop haute, contrairement à ceux d'Holbein; quelquefois les poses semblent un peu forcées; mais jamais on ne vit, renfermées dans une aussi petite pièce de bois, autant de merveilles. Si dans l'expression et le caractère des figures Salomon Bernard est inférieur à Holbein, on doit lui reconnaître plus de facilité dans l'invention et l'exécution. »

Les bois de cet éminent graveur ont été en grande partie recueillis. Ils appartenaient, au milieu de ce siècle, à l'imprimeur genevois Guillaume Fick, qui les avait acquis des héritiers des de Tournes, réfugiés à Genève à la fin du XVIe siècle, et qui en a fait servir quelques-uns à l'illustration de divers ouvrages sortis de ses presses. Malheureusement, ils avaient été gardés avec peu de soin et quelques-uns ont même été sciés en plusieurs morceaux pour faire servir les revers à de nouvelles gravures.

* **BERNARD** (Claude), physiologiste français. — Cet illustre savant devint commandeur de la Légion d'honneur en 1867, président de la Société de biologie au mois de novembre de la même année, et il fut appelé au mois de mai 1868 à remplacer Flourens comme membre de l'Académie française. Dans son discours de réception, qu'il prononça le 27 mai 1869, il exposa les rapports qui existent entre la science expérimentale et les doctrines philosophiques, et « il rattacha à l'énumération des travaux de Flourens, dit M. Scherer, l'exposition de ses idées favorites : la distinction entre les propriétés de la matière et les fonctions qu'elles accomplissent dans les corps organisés, entre le côté matériel de la fonction, par lequel elle se range sous l'empire des lois de la physique et de la chimie, et le côté idéal par lequel elle contribue à une formation, par lequel elle obéit à un type. » Cette même année, M. Claude Bernard reçut un siége au Sénat, qui devait disparaître après la révolution du 4 septembre 1870. En 1876, la Société royale de Londres lui a décerné la médaille Copley. Dans ces dernières années, ce savant de premier ordre a poursuivi ses études si remarquables et si neuves sur la physiologie. Parmi ses travaux les plus importants, nous citerons ses belles expériences sur l'influence de la chaleur sur les animaux, sur l'action exercée par la chaleur sur les éléments du sang, sur la formation du sucre dans le foie, sur la formation du glycogène chez les divers animaux, sur la glycémie ou présence du sucre dans le sang, sur les anesthésiques, sur la théorie de la digestion des plantes, sur la sensibilité, etc. Sur tous ces points, M. Bernard, grâce à la sûreté de sa méthode, à l'ingéniosité de ses procédés d'investigation, a fourni à la science des idées nouvelles et lui a tracé de nouvelles voies. Outre les ouvrages de lui que nous avons cités, on lui doit : *Leçons sur les propriétés des tissus vivants* (1865, in-8°); *Traité complet de l'anatomie de l'homme* (1867-1871, in-fol.), avec Bourgery, etc.; *Rapport sur les progrès et la marche de la physiologie générale en France* (1867, in-8°); *Discours de réception à l'Académie française* (1869, in-8°); *De la physiologie générale* (1872, in-8°); *Leçons de pathologie expérimentale* (1872, in-8°); *Leçons sur la chaleur animale, sur les effets de la chaleur et sur la fièvre* (1875, in-8°); *Leçons sur les anesthésiques et sur l'asphyxie* (1875, in-8°), etc.

* **BERNARD** (Aristide-Martin), dit **Martin Bernard**, homme politique français. — Aux élections du 8 février 1871, il fut élu député à l'Assemblée nationale dans le département de la Seine par 102,366 voix. M. Martin Bernard alla siéger à l'extrême gauche, avec laquelle il vota constamment sans jamais prendre part aux discussions de la Chambre. Il se prononça notamment contre les préliminaires de paix, contre l'abrogation des lois d'exil, pour le retour de l'Assemblée à Paris, pour la dissolution, contre les prières publiques et la pétition des évêques, pour M. Thiers le 24 mai 1873, contre le septennat, contre l'érection de l'église du Sacré-Cœur, pour la liberté des enterrements civils, s'abstint de voter la constitution du 25 février 1875, etc. Après la dissolution de l'Assemblée, il posa sa candidature à la Chambre des députés à Saint-Etienne le 20 février 1576; mais il échoua contre M. César Bertholon, qui fut élu, et il est rentré alors dans la vie privée.

* **BERNARD** (Jean-François-Armand-Félix), peintre français. — Parmi les tableaux exposés depuis 1861 par cet artiste, nous citerons : *Souvenirs d'Italie*, *Vue près de Norma* (1861); *Vue prise à Terracine* (1863); *Une prairie à Crémieux* (1864); *Vue prise à Subiaco* (1865); *Bords de l'Indre* (1866); *Etang de Nymphea*, le *Matin à Norma* (1867); le *Mont Soracte vu du Tibre* (1868); *Ravin de Ruthières* (1869); *Campagne de Rome* (1870), *Poveretto* (1872); le *Lac Némi*, le *Mont Aiguille* (1874); *Bords de l'Anio* (1875), etc.

BERNARD (Auguste-Joseph-Emile), homme politique français, né à Château-Salins (Meurthe) en 1824. Reçu licencié en droit, il se fixa en 1845 à Nancy, où il exerça la profession d'avocat avec beaucoup de distinction. M. Bernard devint bâtonnier de son ordre, conseiller municipal, adjoint au maire de Nancy (1852-1857). Pendant l'invasion allemande, il se rendit très-populaire par les services qu'il rendit à ses concitoyens. Au mois de mai 1872, M. Thiers nomma M. Bernard maire de Nancy, et, bien qu'il fût républicain, le gouvernement de l'ordre moral n'osa pas le destituer après le 24 mai. La grande considération dont il jouissait lui valut d'être porté candidat au Sénat dans la Meurthe-et-Moselle aux élections du 30 janvier 1876. Il déclara qu'il était un républicain sagement progressiste, qu'il fallait exclure toute candidature princière de la présidence de la République, que la constitution du 25 février 1875 pourrait être revisée, mais que pour lui cette clause de révision signifiait perfectionnement, consolidation et affermissement de la République. Elu sénateur au premier tour de scrutin par 388 voix, il est allé siéger au centre gauche du Sénat, où il a appuyé par tous ses votes la politique républicaine.

BERNARD (Paul), magistrat français, né à Apt (Vaucluse) en 1828. Il étudia le droit, se fit recevoir docteur, et, après avoir exercé pendant quelque temps la profession d'avocat, il entra dans la magistrature. M. Bernard a été successivement substitut, procureur impérial et substitut du procureur général à Amiens. L'Académie de législation de Toulouse le compte au nombre de ses membres correspondants. Collaborateur de la *Revue historique de droit français et étranger* et de la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, il a publié un certain nombre d'écrits. Nous citerons de lui : *De la prescription en droit criminel* (1862, in-8°); *De la séparation de corps réformée* (1862, in-8°); *De la détention préventive pendant l'instance correctionnelle* (1862, in-8°); *De l'inscription des hypothèques légales par le procureur impérial* (1864, in-8°); *Etude historique sur le droit de réduction des libéralités faites aux établissements publics* (1864, in-8°); *Histoire de l'autorité paternelle en France* (1864, in-8°); *Etude sur le nouveau code pénal promulgué en Italie* (1864, in-8°); le *Faux témoignage est-il un délit d'audience?* (1865, in-8°); *De la réparation des erreurs judiciaires* (1871, in-8°), etc.

* **BERNARD** (Thalès), poëte et littérateur. — Il était né en 1821 à Paris, où il mourut en 1873. C'était un homme très-instruit, doué d'un esprit très-fin, qui vécut à peu près constamment dans la misère et qui ne put jamais s'astreindre à faire, pour vivre, un travail qui n'était pas dans ses goûts. Thalès Bernard était doué d'une facilité extrême; mais cette facilité même l'empêchait de donner à ses œuvres, en prose et en vers, cette forme serrée et vigoureuse qui donne au style du coloris et du relief. L'Académie française lui décerna des prix en 1858 et 1860, et la Société des gens de lettres lui donna, en 1869, un prix de 1,000 francs. En 1861, il avait fondé la *Revue de la province*, qui eut une courte existence. Thalès Bernard collabora à une foule de recueils, à la *Revue contemporaine*, à l'*Athenæum*, à la *Revue européenne*, à la *Revue des races latines*, à l'*Europe littéraire*, au *Nord*, à la *Revue de Neustrie*, au *Réveil*, au *Cours de littérature* du colonel Staaff, etc. Outre les ouvrages de lui que nous avons cités, nous mentionnerons : la *Lisette de Béranger, souvenirs intimes* (1864, in-32); *Histoire de la poésie* (1864, in-12), résumé substantiel qui n'a pas eu le succès qu'il méritait; *Notice sur Rodolphe Turecki*, chimiste polonais (1865); l'*Esclavage en Amérique* (1865), sous le pseudonyme de **Fanny Level**; *Orphée aux enfers, parodie de* l'Orfeo *de Métastase* (1868, in-12); *Mélodies pastorales* (1871, in-4°); le *Progrès* (1869), poëme didactique; des traductions de poëtes hongrois, etc.

* **BERNARD** (Joseph), littérateur français. — Il est mort à Cauterets en 1864.

* **BERNARD** (Auguste-Joseph), historien et érudit. — Il est mort en 1868.

* **BERNARD** (William BAYLE), auteur dramatique américain. — Il est mort à Brighton en 1875.

* **BERNARD** (Pierre), littérateur français. — Il est mort à Paris le 24 septembre 1876.

BERNARD-DUTREIL (Jules), homme politique français, né à Laval (Mayenne) en 1804, mort en 1876. A vingt ans, il entra à l'Ecole polytechnique, d'où il passa à l'Ecole d'application de Metz et devint, en 1828, lieutenant du génie. Deux ans plus tard, il renonça à suivre la carrière militaire, et quelque temps après il devint conseiller de préfecture. En 1846, il se porta candidat de l'opposition libérale dans un collége électoral de la Mayenne, mais il ne fut point nommé député. Après la révolution de février 1848, M. Bernard-Dutreil fut élu dans ce département représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Il siégea d'abord dans cette Assemblée parmi les républicains modérés, appuya la politique de la commission exécutive, puis celle du général Cavaignac et vota la constitution. Mais, après l'élection de Louis-Bonaparte à la présidence de la République, M. Bernard-Dutreil se rangea complétement dans le parti de la réaction, avec lequel il ne cessa de voter, et il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative (1849). Rendu à la vie privée, il vécut dans la retraite pendant toute la durée de l'Empire. Elu député de la Mayenne le 8 février 1871, par 53,534 voix, il alla siéger dans le groupe des monarchistes cléricaux. M. Bernard-Dutreil ne joua qu'un rôle des plus effacés dans cette Chambre. Il vota pour la paix, pour les prières publiques, pour l'abrogation des lois d'exil, pour le pouvoir constituant, contre le retour de la Chambre à Paris et contribua au renversement de M. Thiers. Il appuya toutes les mesures de réaction ineptes proposées par le gouvernement de combat, vota pour l'église du Sacré-Cœur, pour le septennat, pour la loi contre l'élection des maires, contre les propositions Périer et Maleville, contre l'amendement Wallon et la constitution du 25 février 1875, pour la loi sur l'enseignement supérieur, etc. Après la dissolution de l'Assemblée, M. Bernard-Dutreil posa sa candidature dans la Mayenne, concurremment avec M. Gauthier de Vaucenay, comme lui monarchiste et clérical. Dans sa profession de foi, il déclara qu'il défendrait tous les grands principes religieux et sociaux. Elu sénateur au second tour le 30 janvier 1876 par 184 voix, il alla siéger à droite parmi les adversaires du gouvernement républicain; mais il mourut dès le mois de juin suivant. — Son fils, M. Paul BERNARD-DUTREIL, devenu chef du cabinet de M. Decazes, ministre des affaires étrangères, posa sa candidature au Sénat dans la Mayenne, contre M. Goyet-Dubignon, candidat républicain. Dans sa profession de foi, il déclara qu'il défendrait les principes conservateurs et soutiendrait énergiquement les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon. Appuyé par tous les partis hostiles à l'affermissement de la République, il fut élu sénateur par 189 voix le 20 août 1876.

BERNARDI (François), dit **il Bigolaro**, peintre italien du XVIIe siècle. Il imita le genre de son maître, Domenico Feti. Il a très-peu produit. On considère généralement comme son chef-d'œuvre le *Saint Charles Borromée* qui se trouve à Vérone, dans l'église dédiée à ce saint.

BERNARDI (François), dit **Senesino**, chanteur italien, né à Sienne vers 1680. Après s'être fait entendre à la cour de Dresde, il s'engagea au théâtre de Hændel et y chanta de 1721 à 1730.

BERNARDI (Auguste-Ferdinand), philologue allemand, né à Berlin en 1769, mort dans la même ville en 1820. Il étudia sous Wolf et Tieck et rédigea avec ce dernier un ouvrage intitulé *Bambocciaden* (Berlin, 1797, 3 vol.). Il a publié aussi : *Cours de langue* (Berlin, 1801, 2 vol.); *Principes élémentaires de la science des langues* (Berlin, 1805); *Vues sur l'organisation des écoles savantes* (Iéna, 1818).

* **BERNARDIN, INE** s. — Encycl. C'est à Clairvaux que saint Bernard fonda l'ordre des religieux qu'on désigne sous le nom de *bernardins*, et ce nom a ensuite été étendu à ceux de l'ordre de Cîteaux, dont Clairvaux n'était d'abord qu'une dépendance. V. CÎTEAUX et CLAIRVAUX, au tome IV.

BERNARDINI, sculpteur et fondeur italien du XVIe siècle. C'est à cet artiste d'un grand mérite qu'on doit la statue de Sixte V érigée devant l'église de Lorette et une partie des bas-reliefs qui ornent les portes de la même église.

BERNARDINO DA NOVI, sculpteur italien du XVIe siècle. On ignore la vie de cet artiste, mais on sait qu'il a sculpté les statues de la *Renommée* et de la *Victoire* qui ornent le tombeau de Jean-Galéas Visconti, à la chartreuse de Pavie.

BERNARDINO DA TREVIGLIO (Bernardo ZENALE, dit), peintre et architecte milanais, né à Treviglio, mort en 1526. Il était élève de Civerchio et ami de Léonard de Vinci, qui vantait beaucoup sa science de la perspective. Il excellait dans la manière de rendre les raccourcis. Le cloître du monastère delle Grazie, à Milan, possède de lui des fresques représentant des sujets tirés de la Passion. Dans la sacristie du même couvent, on trouve un *Saint Jean-Baptiste* et un portrait du *Comte Vimercati* dus au pinceau de Bernardino. On cite du même peintre les fresques de San-Pietro-in-Gessate et une *Annonciation* qui est dans l'église de Saint-Simplicien. Il publia, en 1524, un *Traité de perspective*.

BERNARDO DA CRUZ, historien portugais du XVIe siècle. Grand chapelain de l'armée de Portugal, il assista en cette qualité à la bataille d'Alcaçar-Kebir et, de retour à Lisbonne, écrivit l'histoire de dom Sébastien, qu'il avait accompagné dans sa seconde expédition. Cette histoire n'a été publiée qu'en 1837, par les soins de H. Hercolano (Lisbonne, in-12).

BERNASCONI (Laura), femme peintre italienne, née à Rome vers 1620. Elle fut élève de Mario de Flori et, comme son maître, se livra uniquement à la peinture des fleurs. On cite, comme son chef-d'œuvre, l'encadrement du *San Gaetano* de Tomassei, qui est dans l'église de San-Andrea-della-Valle.

* **BERNAVILLE**, bourg de France (Somme), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. de Doullens; 1,011 hab. Près de ce bourg existe une tombelle dans laquelle on a trouvé des ossements, des armes et divers autres objets paraissant appartenir à l'époque gauloise.

* **BERNAY**, ville de France (Eure), ch.-l. d'arrond., à 60 kilom. d'Evreux, dans une vallée arrosée par la Charentonne et le Crosnier; pop. aggl., 5,695 hab. — pop. tot., 7,281 hab. L'arrond. comprend 6 cantons, 124 communes, 68,000 hab. — « L'industrie cotonnière, dit M. Ad. Joanne, comprend dans l'arrondissement de Bernay : la filature, la fabrication des toiles et des rubans. La filature de coton y est représentée aujourd'hui (1872) par 28 établissements mis en activité par 850 chevaux de force hydraulique et 160 chevaux-vapeur. Ces établissements renferment 170,000 broches occupant 2,500 ouvriers. La fabrication des rubans de fil et de coton a pris, dans ces dernières années, un développement considérable; elle occupe 5,000 métiers et près de 10,000 ouvriers. Elle livre à la consommation française et étrangère pour 5,500,000 francs de tissus... Bernay compte actuellement 4 filatures de laine, contenant ensemble 13,200 broches. » En outre, l'industrie linière y est florissante; il y existe plusieurs minoteries, des moulins à huile, des tanneries, des papeteries, des fonderies de fonte, des ferronneries, des verreries, des briqueteries, etc.

BERNAZZANO, peintre milanais du XVIe siècle. Il excellait à peindre le paysage, les animaux et la nature morte, mais il ne peignait jamais de figures, et celles qui ornent ses paysages sont dues au pinceau de Cesare da Sesto, qui était l'ami de Bernazzano. C'est ainsi qu'ils ont exécuté ensemble un *Baptême de Jésus-Christ*, qu'on voit au palais Scotti-Gallerati de Milan. On met sur le compte de Bernazzano une aventure qui rappelle celle de Zeuxis. Ayant peint sur le mur de la cour d'un palais un fraisier chargé de fruits, des paons, dit-on, vinrent becqueter la peinture jusqu'à ce qu'ils l'eussent détruite.

* **BERNBOURG**, ville d'Allemagne. — Elle compte aujourd'hui 12,500 hab.

* **BERNE** (VILLE ET CANTON DE). — La population actuelle de la ville de Berne est de 36,000 âmes, et celle du canton de 506,485, dont 66,015 catholiques et 436,304 protestants; le reste appartient en grande partie au culte israélite. L'histoire contemporaine de Berne, comme celle de la plupart des autres Etats confédérés, n'offre pas un bien grand intérêt. Il convient, cependant, de consigner ici quelques faits d'une importance relative. En 1865, il se tint à Berne un congrès de la paix, et après celui qui se tint à Genève l'année suivante et qui eut un si grand retentissement, le comité central des Amis de la paix et de la liberté fixa son siége à Berne. En 1869, il se tint également à Berne, entre les représentants de la Suisse et de l'Italie, des conférences qui aboutirent à un accord entre ces deux Etats pour le percement du tunnel de Saint-Gothard (15 octobre). En 1874, lorsque la question de la révision de la constitution fut soumise aux cantons, dans ce débat qui passionna très-vivement la Suisse et qui, un instant, parut sur le point de la troubler, parce qu'il touchait à la question religieuse, le canton de Berne, avec la majorité des autres cantons, se prononça pour la révision (19 avril 1874).

Des questions purement intérieures ont plus d'une fois aussi agité le canton de Berne; la plus grave a été celle de l'adoption du code civil qui fut longuement élaboré et finalement établi par un vote populaire (18 janvier 1874), malgré la coalition passagère des ultramontains avec les partisans de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ce fut le dénoûment des longs démêlés du conseil bernois avec l'autorité ecclésiastique. Déjà, en octobre 1873, le conseil avait voté une loi organique sur les cultes, attribuant aux paroissiens l'élection des curés et des pasteurs, et rendant cette élection obligatoire tous les six ans.

La constitution du canton de Berne ne date que de 1846 et a été modifiée en 1869. Comme tous les grands cantons, Berne a une constitution représentative (on sait que celle des petits cantons est purement démocratique, c'est-à-dire que tous les citoyens discutent en commun les affaires du canton). Toutefois, une modification de la constitution bernoise, votée en 1863, a admis que toutes les lois nouvelles seraient soumises à la ratification du corps électoral, ce qui a fait à ce canton une situation intermédiaire entre celle des cantons démocratiques et celle des cantons représentatifs.

En Suisse, où l'instruction publique est si largement dotée, le canton de Berne se fait particulièrement remarquer par les sacrifices qu'il s'impose pour cet objet. Il consacre à l'instruction 2,100,000 francs par an. Il possède une université cantonale très-prospère.

La contribution des cantons aux dépenses fédérales se résume en une cote personnelle variable suivant les cantons; celle du canton de Berne est de 0 fr. 50. Les revenus du canton consistent surtout dans la perception d'un droit sur les boissons, qui produit plus d'un million par an.

BERNE-BELLECOUR (Etienne-Prosper), peintre français, né à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais) en 1838. Il passa en partie son enfance à Bruxelles, à Marseille, à Bordeaux, puis il vint habiter Paris. Lorsqu'il eut terminé ses études, il étudia la peinture sous la direction du classique et froid Picot, fut admis à l'Ecole des beaux-arts, où il obtint plusieurs médailles, reçut des leçons de Barrias et fut admis au concours pour le prix de Rome en 1859. Mais le jeune artiste échoua. Doué d'un esprit vif, prime-sautier et original, il essayait en vain d'étouffer son tempérament, pour se plier au genre académique. Il comprit qu'il y devait renoncer et se tourna vers le paysage. En 1861, il débuta au Salon par un tableau intitulé *Souvenir de Normandie*. Peu après, les besoins de l'existence le décidèrent à accepter la direction d'une maison de photographie, dans laquelle il resta pendant environ quatre ans. En 1864, il exposa un *Chemin creux sur les bords de la Normandie*. Cette même année, il se maria et parut renoncer à la peinture. Ce fut quatre ans plus tard, sur les instances de son beau-frère, M. Vibert, qu'il se décida à se remettre à peindre. Après avoir envoyé au Salon de 1868 deux toiles, *Grande chaleur* et *Vue sur la côte de Normandie*, il se révéla enfin au public comme un excellent peintre de genre en exposant en 1869 : *Désarçonné*, *Un sonnet*, et deux aquarelles, *Un amoureux* et la *Sarbacane*. La première de ces toiles, qui lui valut une médaille, eut un succès des plus francs et des plus vifs. En 1870, on vit de lui : *Après la procession* et *Tonte de moutons en Normandie*. Lorsque éclata la guerre, il resta à Paris avec sa femme et sa jeune famille, s'engagea dans un corps franc, les tirailleurs de la Seine, se conduisit vaillamment et fut décoré, en 1871, de la médaille militaire. Ce fut un des souvenirs du siége de Paris qui inspira à M. Berne-Bellecour ce petit chef-d'œuvre qui parut au Salon de 1872 sous le titre de *Un coup de canon*, avec une aquarelle, *Un nid d'amoureux*. Il obtint alors une médaille de 1re classe, et de ce jour il fut rangé au nombre de nos premiers peintres de genre. Parmi les toiles qu'il a exposées depuis lors et qui n'ont fait qu'affermir sa réputation, nous citerons : le *Jour des fermages* (1873); le *Prétendu*, *Un matin d'été* (1874); les *Tirailleurs de la Seine au combat de la Malmaison*, la *Brèche* (1875); la *Desserte* (1876); *Dans la tranchée* (1877). Cette dernière toile est une des meilleures de M. Berne-Bellecour. Il y a représenté un épisode du siége de Paris en janvier 1871. Des tirailleurs de la Seine, placés aux avant-postes, dans une tranchée, emportent dans une masure un officier mortellement blessé. Les physionomies, les mouvements, tous les détails de la scène sont d'une vérité saisissante. Dans un voyage qu'il fit en Russie pendant l'hiver de 1875, M. Berne-Bellecour fut présenté au czar et invité à assister à des chasses impériales. Dessinateur habile, cet artiste traite les sujets qu'il peint avec infiniment d'esprit. Il cherche l'expression et la trouve, et l'exécution de ses petites toiles est d'une rare perfection et d'un fini précieux. M. Berne-Bellecour est l'auteur, en collaboration avec M. Georges Vibert, de la *Tribune mécanique*, pièce humoristique en un acte, qui a été représentée au théâtre du Palais-Royal en mai 1872.

BERNEAUD (Arsène THIÉBAUT DE). V. THIÉBAUT DE BERNEAUD, au tome XV.

* **BERNHARD** (Karl SAINT-AUBIN, dit), romancier et chroniqueur danois. — Il est mort à Copenhague en 1865.

BERNHARDT (Rosine BERNARDT, dite Sarah), actrice, née à Paris le 22 octobre 1844. Elle est la fille d'une juive berlinoise, qui, toute jeune, quitta sa famille pour chercher fortune à Paris. Son père, dont elle ne devait point porter le nom, la fit baptiser et élever dans un couvent. Lorsqu'elle en sortit, elle résolut de se faire comédienne. Admise au Conservatoire, elle reçut des leçons de Provost et de Samson et obtint un prix. Ce prix lui valut d'être engagée au Théâtre-Français en 1862. Elle y débuta dans le rôle d'Iphigénie, où elle attira peu sur elle l'attention. Peu après, Mlle Sarah Bernhardt quittait la Comédie-Française et entrait au Gymnase. Son passage à ce théâtre fut tout aussi court qu'au premier. Un beau soir, elle disparut. De retour à Paris, « la jeune bohême, doublée d'une enfant gâtée, » selon l'expression de M. Sarcey, ne trouva point de théâtre où s'engager. Prise de la nostalgie de la scène, elle parvint à se faire admettre, sous un nom qui n'était pas le sien au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle joua dans la *Biche au Bois*, une féerie, le rôle de la princesse Désirée et chanta un duo avec Mme Ugalde. Grâce à la protection de M. Camille Doucet, elle parvint enfin à obtenir de M. Duquesnel un engagement à l'Odéon. Elle y débuta le 14 janvier 1867, dans le rôle d'Armande des *Femmes savantes*. Ce fut dans le rôle du jeune lévite d'*Athalie* qu'elle commença à se faire remarquer par le charme de sa voix et par sa remarquable diction. Parmi les rôles qu'elle joua avec le plus de succès à ce théâtre, nous citerons ceux d'Anna Damby dans *Kean*, de Cordelia dans le *Roi Lear*, et surtout celui de Zanetto du *Passant* (janvier 1869), auquel elle donna un charme incomparable. Son nom, jusque-là peu connu, se trouva alors dans toutes les bouches. La jeune actrice se vit acclamée par un public ravi. Elle parut ensuite dans le rôle d'Aïssé, puis elle interpréta celui de la reine d'Espagne dans *Ruy Blas* avec un art extrême (1872). L'éclatant succès qu'elle obtint dans ce rôle décida M. Perrin à l'engager alors au Théâtre-Français. Elle y débuta en novembre 1872, dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, où elle fut médiocre; mais elle se releva dans Junie de *Britannicus*, dans la *Belle Paule* de Denayrousse, dans Aricie de *Phèdre*, dans *Andromaque*, où elle déploya toutes les ressources de son admirable diction et se montra pleine d'une grâce touchante et poétique. Dans le rôle de Berthe de Savigny du *Sphinx*, Mlle Sarah Bernhardt obtint tous les suffrages des vrais connaisseurs. Après avoir joué *Zaïre* avec éclat, elle aborda, en décembre 1874, ce terrible rôle de *Phèdre*, dans lequel Rachel avait laissé d'ineffaçables souvenirs. *Phèdre* mit le sceau à sa réputation. « Il est très-vrai, dit M. Sarcey, qu'elle ne jouera jamais le quatrième acte avec l'énergie et l'emportement qu'exige le déploiement de ces passions tragiques; mais, dans les trois premiers actes, elle est incomparable, et j'ai entendu beaucoup de bons juges avouer que, dans cette partie du rôle, elle les satisfaisait plus complétement que sa grande devancière. » Parmi les rôles qui depuis ont fait le plus d'honneur à cette brillante actrice, nous citerons ceux de Berthe dans la *Fille de Roland* et de Posthumia dans *Rome vaincue*, de M. Parodi. Mlle Sarah Bernhardt n'est pas seulement une des premières comédiennes de ce temps; cette jeune femme, admirablement douée, spirituelle, fantasque, au caractère peu endurant, s'est mis en tête de devenir sculpteur, et elle y a réussi. Après avoir pris des leçons de M. Matthieu Meusnier, elle a exécuté des bustes et des statues. Elle a exposé au Salon de 1874 un buste; et à celui de 1876 un buste en bronze et un groupe en plâtre, *Après la tempête*, qui a vivement attiré l'attention publique.

* **BERNIER** (Adhelme), historien français. — Né à Senlis en 1808, il est mort en novembre 1868, et non vers 1850.

BERNIER (Camille), peintre français, né à Colmar (Haut-Rhin) en 1823. Il commença assez tard l'étude de la peinture, se rendit à Paris et prit des leçons de Léon Fleury. M. Bernier débuta en 1855 en faisant admettre à l'Exposition universelle un tableau représentant le *Village d'Arberg* (Ain). L'année suivante, il partit pour la Bretagne, où il a ensuite presque constamment vécu. Il s'éprit de cette nature à l'aspect sauvage, austère et pittoresque, et depuis lors cet artiste laborieux et des mieux doués a reproduit, avec autant de talent que de bonheur, les scènes simples et familières que déroulaient devant lui les paysages bretons. M. Bernier a obtenu des médailles en 1867, en 1868, en 1869, et en 1872 il a été décoré de la Légion d'honneur. En 1873, il a été membre du jury du Salon. Parmi les tableaux de ce paysagiste, dont un figure au musée du Luxembourg, nous citerons : la *Ferme de Kerluce* (1857); *Rochers près de Plougastel* (1859); *Un doué*, les *Bords du Gapeau* (1861); *Village de Plounésur*, la *Baie de Penhir* (1863); la *Grève de Guisseny*, l'*Embouchure de l'Elorn* (1864); *Feux de goëmon sur la côte de Kersaint* (1865); *Landes près de Bannalec* (1867); *Etang de Quimerch*, le *Sentier dans les genêts* (1868); *Lande de Kerbagadic*, *Fontaine en Bretagne* (1869); *Un chemin près de Bannalec* (1870); *Janvier*, *Août* (1872); *D'Anndour* (1873); *Lande en Bretagne* (1874); *Eté*, *Automne* (1875); *Une ferme à Bannalec* (1876); *Sabotiers dans le bois de Quimerch* (1877).

BERNIESQUE adj. (bèr-ni-è-ske — du nom du poëte *Berni*). V. BERNESQUE, au tome II.

BERNINI (Pierre), peintre et sculpteur toscan, père du chevalier Bernin, né à Sesto en 1562, mort à Rome en 1629. Il alla s'établir à Naples et s'y maria, puis fut appelé à Rome par le cardinal Farnèse, pour décorer son palais de Caprarola. Il abandonna ensuite la peinture et se livra à la sculpture.

BERNINI (Louis), mécanicien italien du XVIIe siècle, frère du chevalier Bernin. Il construisit des appareils ingénieux, notamment des balances pour peser les énormes pièces de bronze dont se compose la chaire de Saint-Pierre, construite sur les dessins de son frère, et la tour de bois qui sert encore pour les travaux intérieurs de l'église.

BERNINI (Joseph-Marie), missionnaire italien, né à Carignan (Piémont), mort en 1753. Il était capucin. Envoyé dans l'Inde pour y prêcher l'Evangile, il étudia soigneusement les mœurs et la religion du pays et écrivit : *Notizie laconiche di alcuni usi, sacrifizj ed idolinel regno di Neipal, raccolti nel anno* 1747. Cet ouvrage intéressant est resté manuscrit, mais il en a été publié une traduction anglaise dans les *Asiatic Researches*. On a encore de Bernini : des *Dialogues en langue indoue*, une traduction de l'*Adhiatma Ramayana* et du *Djana Sagara*, des *Mémoires historiques*.

BERNITZ (Martin-Bernard), médecin polonais du XVIIe siècle. Il fut médecin du roi de Pologne et s'occupa beaucoup de botanique. On lui doit : *Catalogus plantarum tam exoticarum quam indigenarum quæ anno* 1651 *in hortis regiis Varsoviæ et circa eosdem, in locis sylvaticis, pratensibus, arenosis et paludosis nascuntur* (Dantzig, 1653, in-12); *Fasciculi duo remediorum* (Leipzig, 1676, 2 vol. in-4°). On trouve dans les *Actes de l'Académie des curieux de la nature* plusieurs mémoires de Bernitz sur la botanique.

BERNOULLI, nom d'une famille de savants, dont les biographies ont été données, au tome II du *Grand Dictionnaire*, avec un *i* devant les deux *ll*. L'orthographe véritable est celle que nous donnons ici.

BÉROÉ, fille de l'Océan, sœur de Clio et compagne de Cyrène, mère d'Aristée. ‖ Fille de Vénus et d'Adonis, demandée en mariage par Neptune, mais donnée par Vénus à Bacchus. ‖ Epouse de Doryclus, compagnon d'Enée. Iris, par les ordres de Junon, prit ses traits pour engager les dames troyennes à incendier la flotte d'Enée, sur les côtes de Sicile. ‖ Nourrice de Sémélé. V. BÉROÉ, au tome II du *Grand Dictionnaire*.

BERON (Pierre), savant valaque, né à Cortyle (Thrace) en 1800. Il se rendit en France, où il s'adonna à l'étude des sciences et de la médecine. M. Beron a publié en français un assez grand nombre d'ouvrages. Nous citerons de lui : *Système d'atmosphérologie* (1846, in-8°); *Système de géologie et origine des comètes* (1874, in-8°); *Déluge et vie des plantes avant et après le déluge* (1858, in-4°); *Grand atlas cosmo-biographique, contenant le mode et la production des corps célestes, de leurs mouvements, de leur forme, etc.* (1858, in-4°, avec pl.); *Origine des sciences physiques et naturelles et des sciences métaphysiques et morales* (1858, in-4°); *Atlas météorologique* (1860, in-4°), avec 12 pl. coloriées; le *Fluide de lumière ramené, comme le gaz, aux calculs stœchiométriques et aux lois aérostatiques* (1862, in-8°); *Découverte du fluide échogène, démontrée dans les propriétés communes à ce fluide et à la lumière* (1863, in-8°); la *Découverte de l'origine de la pesanteur démontrée dans une formule exprimant la double cause du mouvement orbiculaire et axial du soleil, des planètes, etc.* (1863, in-8°); *Mémoire sur*